Ici et là : (fragment inédits)

Autor(en): **Martin, Félix**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **31 (1880)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684349

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Ici et là

(*Fragments inédits*)

Par FÉLIX MARTIN.

I

La tête du Cerf-volant.

La vérité est en Dieu, mais
l'interprétation nous est permise.
JEAN DE MULLER.

Vous connaissez ce beau scarabée qu'on nomme cerf-volant « le Lucane cerf » des naturalistes ; c'est le géant des coléoptères de nos pays ; il a dans son caractère et ses mœurs de meilleurs titres à l'intérêt. Quoique doué d'une force relativement prodigieuse puisque Linnée prétend que si l'éléphant avait proportionnellement la même vigueur, il soulèverait des montagnes et déracinerait des arbres, et quoique armé de puissantes mandibules assez analogues au bois du grand quadrupède dont on lui a attribué le nom, il abuse si peu de ressources aussi redoutables, qu'on n'est pas encore fixé sur l'usage qu'il en tire. Content dans le petit nombre de jours dont se compose son existence sous la forme d'insecte parfait, de la liqueur mielleuse qu'il recueille sur les feuilles des chênes, auxquelles il se tient par les crochets de ses pattes, il n'attaque jamais. Ce n'est certes pas qu'il soit lâche, car si la sagesse le détermine à décliner une lutte trop inégale, il garde dans sa retraite une attitude de fierté qui en laissant apppécier sa prudence, ne permet

pas de contester son courage ; mais il est naturellement pacifique, sa douceur le laisse même se prêter, sinon volontiers, du moins aisément, aux jeux des enfants dans les mains desquels il a eu la mauvaise fortune de tomber. Malheur cependant à l'imprudent qui placerait un doigt entre les deux terribles pinces ! Il expierait dans sa personne une partie des méfaits beaucoup plus graves dont la gent écolière se rend coupable envers une espèce inoffensive et bénigne. Même séparée du corps la tête conserve encore longtemps des mouvements convulsifs qui peuvent serrer jusqu'au sang.

Comme si les problèmes que le cerf-volant offre ainsi dans son organisation et sa vie ne fournissaient pas une assez ample matière aux recherches, on s'est plu à rattacher à ce scarabée une série de facultés et d'actes qui, si l'on essaie d'en saisir la raison d'être, constituent de nouveaux problèmes aussi compliqués que ceux dont s'occupent les entomologistes. Peu de petits animaux ont un rang aussi distingué dans les croyances populaires.

J'ai appris de bonne heure à considérer notre insecte sous ce point de vue. J'étais bien jeune en effet quand dans un chantier de bois pour la construction des navires, un petit garçon de mon âge me révéla qu'une tête de cerf-volant procurait du bonheur à celui qui la portait habituellement sur lui. Pensant qu'on ne saurait s'entourer de trop de garanties, il faisait lui-même collection de ces têtes. Il ne me causa pas une mince satisfaction en m'en cédant gratuitement une que j'aurais assurément payée de tout mon avoir d'écolier si, moins désintéressé, il eut voulu la mettre à prix. Je courus aussitôt montrer à ma mère le précieux talisman dont je lui dépeignis avec entrain la vertu et la facile acquisition. Hélas ! au lieu de me donner les félicitations que j'attendais, ma mère se moqua de ma crédulité, et, néophyte désabusé presque en même temps que convaincu, je revins avec

une contenance quelque peu embarrassée, restituer à mon camarade le fallacieux présent, en lui reprochant la déception par laquelle il m'avait fait passer. Sa bonne foi était cependant incontestable. Il reprit son gage de prospérité comme une chance favorable de plus à son propre compte, et se contenta de me répondre que je pourrais bien regretter le caractère passager de la confiance qu'il m'avait inspirée au pouvoir des têtes de cerf-volant. Le fait est que plus d'une fois par la suite, j'ai été obligé de reconnaître que je n'eusse rien perdu à avoir conservé la tête du cerf-volant.

Depuis lors aussi j'ai entendu raconter bien d'autres merveilles sur la puissance surnaturelle du cerf-volant, et en particulier sur les propriétés spéciales à sa tête, et je me suis livré aussi à certaines études, grâce auxquelles je pourrais apprendre à mon petit voisin d'autrefois d'où lui venait sur les têtes de cerf-volant une opinion à peu près semblable à celle des anciens Romains qui en suspendaient au cou de leurs enfants pour les préserver des maladies du jeune âge. Une coutume superstitieuse procède ordinairement d'une croyance mythologique. En dépit des équivoques et des malentendus si fréquents dans la formation et la dissolution des mythes, il n'est pas impossible de remonter alors de l'acte traditionnel à l'idée primitive mythique. On constate ainsi que si l'erreur contenue dans le principe s'est perpétuée fatalement dans le développement, pour s'épanouir en quelque absurdité, parfois monstrueuse, toute la série de l'évolution n'en a pas moins été si rigoureusement logique, que la critique a pu y opérer comme d'échelon en échelon. Les plus extraordinaires des dogmes de la foi populaire cèdent le plus souvent à ce procédé d'investigation. C'est ainsi pour ne pas nous éloigner de notre tête de scarabée qu'on peut se rendre compte du singulier usage du pâtre de Westphalie qui, ayant à rechercher quelque bête égarée, réclame de cette même tête les informations dont

il a besoin. Après avoir secoué dans ses mains rapprochées celle dont il est toujours muni, il la laisse tomber et se met ensuite en marche dans le sens que lui indique la mandibule droite, sûr en suivant cette direction de retrouver l'animal perdu. Sans garantir le succès d'une recherche entreprise, sous de tels auspices, nous pourrons déterminer les motifs qui l'ont inspirée.

Disons d'abord que le cerf n'est pas le seul animal à cornes dont notre insecte connu ait emprunté le nom ; en Allemagne il s'appelle encore « le bœuf de chêne » et « la vache du tonnerre. » Quiconque désire connaître la nature des relations supposées par la foi populaire entre l'insecte et le tonnerre peut recourir à certain épisode du roman historique de Scheffel « Ekkehard. » Il y verra les fermiers de l'abbaye de Reichenau qui veulent assommer le Hongrois converti, serf du Hohentrviel, dont ils prennent les opérations contre les souris et les taupes pour une conjuration destinée à déchaîner sur le pays la fureur des météores confirmés dans leurs soupçons, en apercevant « une vache du tonnerre » auprès du pauvre diable, car, comme s'écrie l'un deux, cet animal, c'est le tonnerre et la grêle.

Ce qui importe ici, c'est que le tonnerre nous rappelle le dieu Thunar, Thor en Scandinavie. Thunar est même en vieux langage saxon la dénomination du tonnerre, de sorte que nous sommes en droit de traduire par « vache de Thunar, » le mot que nous avons rendu par « vache du tonnerre, » si l'on réfléchit que le cerf, le bœuf et la vache parmi les animaux, et le chêne parmi les arbres, sont des êtres consacrés à ce dieu, on est déjà conduit à regarder le lucane comme consacré à Thunar, avec les autres êtres auxquels ses multiples noms le rattachent. Entre les renseignements concordants, l'embarras du choix seul existe. En Scandinavie, le cerf-volant s'appelle même « Diable de Thor » ; on sait que ce qui semblait divin dans le paganisme a, depuis l'ère chrétienne, été

souvent tenu pour infernal, et d'autre part, le savant suédois qui a collectionné les superstitions de son pays, Afzelius, soutient que l'opinion populaire charge d'un péché de la valeur de sept autres péchés le passant qui, voyant un de ces insectes renversé sur le dos, ne l'aide pas à reprendre la position naturelle. Nous pouvons déjà affirmer que l'intervention du cerf-volant dans la recherche d'un bœuf ou d'une vache, n'est que la conséquence de la consécration commune du coléoptère et de ces ruminants à une même personnalité divine. Tout au plus avons-nous à dégager le mystère du rapport admis entre le dieu du ciel, c'est-à-dire du tonnerre, et le bétail, car c'est ce rapport qui, dans le cas particulier dont il s'agit, a été évidemment étendu à l'insecte. Rien n'est plus simple. Comme le dieu Indra qui lui correspond dans la religion d'un autre peuple de la même famille, Thunar-Thor est aussi dieu des bestiaux. Ces grandes divinités sont à un certain point de vue, des pâtres célestes. Ils traient en effet, ces êtres suprêmes avec leur arme, c'est-à-dire l'éclair, les vaches de l'air, c'est-à-dire les nuages, et en font ainsi couler le lait, c'est-à-dire la pluie ou la rosée sur la terre. Il y a une multitude de coutumes traditionnelles, indiennes et germaniques, qui proviennent du double caractère des deux divinités ; les premières sont consignées dans les vieux livres sacrés de l'Inde ; les autres ne sont pas encore toutes tombées en désuétude dans les pays où la race germanique s'est étendue. Le point de départ de toutes est dans l'assimilation des nuages surtout des nuées de l'Aurore, à des vaches aériennes, assimilation qui pour paraître étrange, n'en est pas moins commune à toutes les mythologies de la famille aryenne. Qu'on se reporte aux vaches dérobées à Apollon par Hermès, à celles du soleil confiées d'après l'Odyssée à trois divinités de l'Aurore et enfin à celles que Cacus enlève à Héraclès « gloire de l'air, » c'est-à-dire à un dieu solaire qui a pris dans la légende romaine la place de Recavanus ou Gavanus, dieu souverain des Lutins sous une

de ses appellations. Toutes ces vaches célestes sont les mêmes que les vaches auxquelles les hymnes védriques font de si fréquentes allusions, que les nombreux adversaires d'Indra lui enlévent, et qu'Indra leur reprend.

Voilà pourquoi, en résumé, le pâtre de la région qu'arrose la Lippe, à propos de bestiaux égarés, consulte par l'intermédiaire d'une tête de scarabée, le dieu qui tonne dans le firmament. Mon petit collectionneur de têtes de lucanes allait plus loin : il attendait de son talisman mieux qu'un secours d'occasion, une chance favorable qui aurait perdu à être déterminée, car elle devait être absolue. Une idée superstitieuse généralisée de la sorte a atteint son apogée.

Ainsi, à côté de l'histoire naturelle proprement dite, se place une autre étude, celle des transformations que l'imagination et la réflexion, en unissant leur action, ont fait subir à la nature, œuvre dans laquelle l'esprit de l'homme a été plus d'une fois dupe de ses propres artifices.

II.

La cigogne.

> De ce qui était d'abord une
> blancheur indistincte se dégage
> la forme de deux ailes.
>
> DANTE.

C'était auprès d'Heidelberg, la ville aux ruines colossales, qui voit passer sous les arches de son pont les eaux de la Souabe réunies dans le courant du Neckar ; la nuit allait finir ; tout était encore sombre dans la plaine, mais le soleil montait à l'horizon derrière les sommités de la Forêt-Noire et faisait déjà resplendir le firmament. Près de la ligne du chemin de fer où le train qui m'emportait glissait avec rapidité, un étang réfléchissait l'aspect radieux du ciel. Au-dessus de cette eau dormante, à une

hauteur que les rayons lumineux avaient atteinte, planait une cigogne, et l'image de l'oiseau, ainsi baigné de clarté, se reproduisait dans l'onde avec une netteté surprenante. Admirable tableau qui ramenait la pensée vers ces scènes dont le pèlerin de la Divine Comédie fut témoin sur les plages de l'Océan mystérieux qui ceint la montagne expiatoire.

En ce moment des trois compagnons de voyage, également inconnus, que le sort m'avait donnés, l'un dormait profondément, l'autre effectuait avec des mouvements presque fiévreux des opérations d'arithmétique au moyen d'un petit porte-crayon en or sur un carnet de maroquin à fermoir d'argent, et le troisième dévorait avec un contentement qu'il n'essayait pas de dissimuler, de la charcuterie étalée sur un journal, en portant à ses lèvres de temps en temps le goulot d'une bouteille bien près d'être vidée. Je fus seul à contempler l'oiseau illuminé par l'astre invisible aux regards et son reflet à la surface du sol ténébreux.

Entraînés sur le cours de la vie, que de fois, absorbés par les nécessités, les préoccupations et les satisfactions d'une condition temporaire, nous passons, en les ignorant, auprès de ces ineffables révélations directes ou indirectes du monde supérieur qui sont cependant pour qui les perçoit, les vraies jouissances, la vraie opulence, la réalité !...

III

A une instruction religieuse

Le fruit de l'Esprit consiste
en toute sorte de bonté.
Ep. aux Ephésiens V. 9.

A l'intérieur de l'église dont les proportions paraissent agrandies, car le soleil qui l'envahit par les petites vitres rondes des hautes fenêtres, en éclaire les espaces les plus retirés et allonge sur le plancher l'ombre des bancs

presque tous déserts, quelques enfants sont rassemblés. Comme la grande porte est ouverte on distingue assez bien le bruit des chars qui passent sur le chemin qui longe le mur du cimetière. Quelquefois dans le feuillage des tilleuls en fleurs qui abritent l'entrée un petit oiseau se fait entendre, et même tout à l'heure un papillon jaune a franchi le seuil, mais effrayé de l'aspect nouveau du lieu où il s'aventurait, il a opéré une prompte retraite. Rien ne détourne l'attention de la jeune assemblée : ce n'est cependant pas d'un exercice de culte qu'elle s'acquitte. Tantôt marchant à petits pas, tantôt arrêté devant les deux bancs parallèles dont l'un est occupé par les jeunes garçons et l'autre par les jeunes filles, le pasteur donne à la génération de la localité qui vient d'atteindre la quinzième année, une leçon d'instruction religieuse. Incliné sur le cahier qu'il appuie sur ses genoux, chacun s'évertue à y fixer au crayon ce qu'il entend. Impossible de se permettre la moindre distraction. Le ministre parle un peu vite et puis dans ce qu'il dit, il y a tant de choses qui intéressent et surtout tant de mots qui sont difficiles à retenir. En ce moment il parle des douze petits Prophètes, de Joël qui a décrit une invasion de sauterelles comme on en lit dans les récits des voyageurs modernes en Orient, de Nahum qui menace la superbe Ninive dont les palais enfouis retrouvés de nos jours ont garni de débris étranges les musées des grandes villes, d'Abdias dont on ne sait rien, absolument rien, etc. Tout-à-coup tout le monde relève cependant la tête, et le grincement des crayons sur le papier cesse. Le ministre avait interrompu la leçon sans même achever une phrase commencée. Son œil dirigé depuis quelques instants sur un point du plancher où il avait entendu je ne sais quoi dont la mobilité révélait quelque être doué de vie, venait de reconnaître la nature de cette misérable créature. Déjà confirmant son observation, on se dit à mi-voix auprès de lui : c'est un bourdon !... C'était un

bourdon en effet, un de ces insectes au corps velu qui établissent sous terre des colonies qui répètent imparfaitement la cité d'une ruche. Sans doute il était étourdiment entré quelques jours auparavant dans ce lieu fatalement funeste à tout insecte appelé à butiner dans la corolle des fleurs, et depuis prisonnier exténué par le jeûne et par de vains efforts pour sortir de captivité, il se traînait à peine. Le moment n'était plus éloigné où ses membres lui refusant tout service, resteraient définitivement contractés : alors il n'y aurait plus là qu'un immondice réservé au balai du marguillier.

Le pasteur s'est approché du pauvre animal. Que va-t-il faire? Je suppose que plus d'un des témoins de cette scène croît d'abord que son dessein était d'anéantir sous la semelle de sa chaussure une individualité importune. On pouvait même admettre quelque commisération dans l'acte qui mettrait ainsi fin à un état douloureux. L'homme de Dieu raisonnait autrement. La charité n'exclut pas la prudence. Qui répondait des mouvements instinctifs d'un animal armé d'un redoutable aiguillon et capable de se méprendre sur les meilleures intentions? Il tira son mouchoir, en déclinant avec un sourire l'offre d'un enfant qui, soupçonnant enfin son projet, lui présentait son cahier pour qu'il y fit glisser l'insecte. Doucement enveloppé et transporté ainsi hors de l'église, le bourdon fut déposé sur le gazon, au grand soleil .... le reste regardait Dieu.

« Où en étions-nous, enfants ? » demanda le ministre en rentrant. Nul n'aurait certes pu le dire sans jeter les yeux sur son cahier de notes. Cependant personne ne fut grondé. Le pasteur ne devait reprocher qu'à lui seul l'interruption d'une leçon sérieuse ; mais il s'octroya à lui-même grâce entière ; en effet, il estimait que si à la place de l'enseignement oral qui s'adressait à l'intelligence, il avait momentanément substitué un enseignement en ac-

tion qui s'adressait au cœur, il était loin bien loin d'être en cela sorti du domaine de la Bible.

IV.

A la Schynige-Platte.

Et sur le rocher nu, la tige desséchée
Expire, en exhalant des parfums vers le ciel.
A. Muston.

A la Schynige-Platte, en face des géants formidables de l'Oberland bernois, aux épaules chargées de neige et à la ceinture ruisselante de glaciers ; à la Schynige-Platte d'où l'œil plongeant dans les vallées de Grindelwald et de Lauterbrunn suit le cours des deux Lutschine et les voit se réunir, sans parler du superbe bassin creusé à l'occident entre des chaînes dentelées qui se penchent, en y dissimulant leurs pieds, sur les ondes du lac de Thun ; à la Schynige-Platte, au bord même du sentier qui rampe à travers une pente gazonnée si roide qu'il est toujours malaisé de la gravir d'un côté, et qu'il serait souvent impossible de s'y retenir de l'autre, est un rocher élevé. Nu et luisant, il paraît de loin comme le principal débris d'une forteresse dont d'autres rochers moins importants semblent dans le voisinage d'autres vestiges : en fait il supporte des attaques auxquelles nul ouvrage humain ne résisterait. Brûlé par le soleil, accablé par la neige, battu des vents, fouillé dans ses crevasses par la gelée qui les élargit, meurtri par la foudre, il ne cède jamais à d'invincibles adversaires que d'insignifiantes parcelles de sa substance. Nul ne peut apprécier sa lente défaite, et chacun croit à sa constante victoire. D'ailleurs, au jour où enfin réduit à l'état de simple bloc il roulera dans l'abîme, ou bien mis en poussière il se confondra avec le sol qu'il domine si fièrement, il n'y aura sans doute pas plus un homme pour en enregistrer la disparition qu'il n'y en eut un pour en signaler l'apparition, et peut-être

l'œuvre de sa formation a-t-elle réclamé autant de siècles que sa destruction en exige.

Dans une anfractuosité de ce rocher, à quelques pieds au-dessus de la hauteur que le passant peut atteindre en élevant la main, et cependant aussi hors de sa portée qué si cette distance était considérablement multipliée, croît une touffe de rhododendron. Du sein du vert feuillage jaillissent les fleurs, rouges le jour comme du sang et dans l'ombre du crépuscule, ardentes comme un brasier. Epuisé par la fatigue et trébuchant sous la fascination du vertige, soupire-t-on depuis longtemps vers la halte dans le chalet qui apparaît déjà, on s'arrête à l'aspect de cette merveille végétale. Ranimé soudain on se dit alors qu'on n'a pas acquis à un trop haut prix la simple vue de cet incomparable bouquet que la nature, qui n'effraie plus, mais qui vous sourit, veut bien, tout en se le réservant, montrer aux profanes dans cette haute solitude.

O rhododendron de la Schynige-Platte, j'ai d'abord songé à chercher en toi je ne sais quel symbole, puis j'ai trouvé queje n'aurais rien de mieux à faire qu'a te regarder, à te considérer tel que tu es, à m'enivrer des attraits combinés de ta situation exceptionnelle et de tes propres charmes, et depuis lors quand ma pensée retourne à la Schynige-Platte où j'étais allé pour contempler les Alpes, il arrive que continuant à oublier les grandes montagnes et les profondes vallées, je m'arrête au pied du rocher où croît le beau rhododendron.